

CLAUDE LAGARDE

Prier la parole

*Avec son doigt,
le sage désigne le soleil,
mais l'idiote regarde
le doigt (Confucius)*



Conférence donnée à Montréal, Québec,
le 8 juin 2007

Texte aussi disponible sur le site
de l'Institut de pastorale des Dominicains :
http://www.ipastorale.ca/bibliovirtuelle/bv_06-07.htm



INSTITUT DE PASTORALE
DES DOMINICAINS
Centre de formation universitaire

Table des matières

Ma question	2
1. La prière de mon enfance	3
2. Le berceau juif de la prière chrétienne	5
3. Comment combattre l'idolâtrie du texte biblique ?	7
a. La prière de la synagogue	8
b. Le Talmud	9
c. Le Midrash	10
4. Conclusion : Jésus-Christ dans le berceau juif	12

Tout le monde prie, même parfois l'athée quand rien ne va plus, la prière est naturelle. Mais la Bible propose une autre qualité de prière en révélant un Seigneur qui se situe au-delà du monde, un Être transcendant qui nous dépasse infiniment.

Ma question

Une difficulté existe cependant : un obstacle énorme bloque l'accès à cette autre prière que nourrissent les Écritures, c'est le *fondamentalisme naturel* de l'être humain. L'homme se fixe sur les choses religieuses, il s'accroche aux mots, il s'immobilise sur la « lettre » biblique, ou adore des gestes sacrés au lieu d'écouter « parler » en lui le Créateur qui est bien au-delà de lui. Voilà l'homme fixé sur sa prière. Il ne peut pas sortir de ces mots qu'il dit à Dieu, il ne « décolle » pas de lui-même. Sa prière s'embarque dans « l'en-bas », elle ne le transforme pas, ne le met pas en situation d'être recréé par Celui à qui il s'adresse.

Nous sommes tous fondamentalistes depuis notre prime enfance. Tel pourrait bien être le premier obstacle au salut. Tel est notre péché naturel, « originel » dit-on. L'homme prie, parle à Dieu, mais ne peut connaître l'Autre qu'il confond avec son propre sentiment religieux, l'image émotionnelle qu'il a de Dieu. Le Seigneur n'est pas cette affectivité humaine, trop humaine, que nous aimons quand nous nous aimons. Pour connaître Dieu, pour bénéficier de son amour, il faut aller au-delà de soi, il faut se décentrer. La prière nourrie des Écritures, la *lectio divina*, réalise ce déplacement essentiel en celui qui apprend à quitter son fondamentalisme naturel.

Jésus dit à ses disciples « venez et voyez » (Jn 1,39), autrement dit « déplacez-vous pour comprendre ». Cette phrase vient de la tradition juive. **Dieu, cet inconnu** désire se révéler à travers des personnes qui le prient en allant au-delà des mots qu'elles lui disent. Le Créateur veut parler à chacune de ses créatures mais il ne le peut que lorsqu'elles quittent leur manière infantile de prier. Par sa catéchèse, l'Église initie à ce déplacement fondamental. Catéchèse signifie « résonance ».

2

La Bible est le tremplin de ce grand déplacement. « Histoire du salut », la Bible a été vécue par Israël, mais elle est aussi notre histoire aujourd'hui si on la lit au-delà des mots du passé. La Bible devient alors le support linguistique de la catéchèse et de cette prière singulière qui permet **d'écouter la Parole de Dieu**. La Parole divine qui jaillit des Écritures est nourrissante et vivifiante puisqu'elle est le Verbe éternel du Père. Ce Dieu Très-Haut est « proche de celui qui l'invoque en vérité ». Il désire habiter l'âme et le corps de celle ou de celui qui l'appelle à venir loger en son être. Et cette prière n'est pas répétitive, elle n'est pas fermée sur des mots, fussent-ils bibliques, elle n'asphyxie pas l'âme. En effet, quand les mots de la prière et les rites liturgiques sont absolutisés, idolâtrés, ils bouchent nos voies respiratoires, un peu comme le cholestérol encrasse nos artères. Dieu est alors condamné au silence, et ce silence, fut-il sacré, produit la mort d'un homme souvent sans voix, parfois sans joie. Tel est le mal que produit le fondamentalisme naturel de l'être humain. Voilà ma question à laquelle je vais tenter de répondre en trois parties.

1. Je raconterai d'abord *la prière de mon enfance...* fondamentaliste. Elle m'a longtemps éloigné de l'Église.
2. Cette prière d'avant Vatican II, m'a été donnée en dehors du *berceau juif et*

biblique de la foi chrétienne. Nous verrons comment la *Torah* orale du judaïsme est un rempart contre l'idolâtrie du Livre, ce fondamentalisme naturel de l'être humain.

3. Aujourd'hui encore, les juifs *initient à l'oralité de la Torah*. Leur approche verbale des Écritures oriente la communauté vers Dieu grâce à la croissance d'une prière intérieure (la *Tefilla*), d'une tradition orale (le *Talmud*) et d'une quête de Dieu dans les Écritures, qui est un état d'esprit à acquérir (le *midrash*).

Nous concluons en montrant comment la prière en Jésus-Christ naît dans ce berceau juif grâce aux évangiles écrits à la manière littéraire du *midrash*.

1. La prière de mon enfance

Ma mère, comme toute mère de famille chrétienne à l'époque, avait appris à ses enfants les prières de l'Église. La transmission fut orale, nous connaissions les prières avant même de savoir lire. On priait en famille, le soir, à genoux devant un crucifix et une Vierge de Lourdes. On disait toujours les mêmes mots, on les savait par cœur. Je me souviens encore avec émotion de cette prière familiale dite au premier degré des mots. Elle a longtemps marqué ma sensibilité religieuse.

J'ai aussi été enfant de chœur. Je savais les gestes à faire, quand il fallait être à genoux, debout, assis, tenir un cierge allumé, apporter les burettes au prêtre, et sonner au bon moment. Je connaissais ces gestes rituels, et je les faisais le mieux possible comme tous les enfants de mon âge, mais je ne leur donnais aucun sens.

Les mots religieux et les gestes rituels me furent transmis de bouche à oreille. Beaucoup d'explications m'étaient sans doute données, mais ma parole et ma compréhension s'arrêtaient malgré tout à la « lettre » : le ciel était le ciel, la lumière était la lumière, le cierge était le cierge, Jésus était Jésus, et Dieu était Dieu comme un chat est un chat. Tous les enfants s'approprient ainsi la prière de l'Église, ils restent *à la superficie du langage*. C'est normal chez eux, mais anormal chez l'adulte pratiquant. Dans la chrétienté statique de l'époque, on ne se demandait pas comment l'esprit humain pouvait prendre du large pour quitter la prison des mots, pour sortir de l'enfermement dans la « lettre » qui tue (2 Cor 3,6).

La prière de l'enfant se dit hors du temps, hors des relations et de l'histoire humaines. La puberté introduit une rupture dans l'espace religieux, l'adolescent entre dans le temps de sa vie, il n'est plus un enfant, et demain, il ne sera plus adolescent. À cet âge charnière, j'ai vite abandonné la prière de mon enfance, elle ne me disait plus rien. Ses mots sans épaisseur et ses gestes fonctionnels m'étaient insupportables. La religion de mes parents, telle que je la prenais à « la lettre », m'apparaissait sans consistance, *à la limite du non-sens*. Alors, je l'ai lâchée. Les règles obligatoires, impératives à cette époque autoritaire, ont dû favoriser mon abandon de toute pratique religieuse. Certes, je me sentais coupable de « ne plus croire en Dieu ». C'était il y a plus de cinquante ans.

J'ai continué à prier le Dieu magicien de mon enfance. Je le priais la nuit, dans mon lit. Je lui demandais une aide dans mes difficultés relationnelles que nous savons

grandes à l'adolescence. J'imaginai Dieu hors de moi. Je le priais pour moi, espérant que, « tout puissant », il serait capable de venir du ciel régler mes problèmes... J'attendais de lui des résultats, mais je me demandais s'il m'entendait, et même s'il existait. Quelques années plus tard, j'ai abandonné à son tour, cette prière que j'ai adressée, pendant un certain temps, à ce « dieu-bouche-trou »¹, qui devait combler les déficiences de ma vie. Je ne croyais plus à sa magie, mais Dieu restait pour moi une question... Heureusement !

J'étais alors sans parole et sans prière puisque j'avais lâché successivement celle fondamentaliste de mon enfance, et celle plus « naturelle » encore qui avait pris la relève. J'étais plongé dans un *vide spirituel* total, mais les activités débordantes de ma vie adolescente me suffisaient.

L'abandon de l'enfance religieuse qui fut le mien pourrait bien être une *étape normale* pour accéder au Christ, Verbe du Père qui parle dans la prière de l'Église. Saint Paul ne le dit-il pas : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant. Une fois devenu homme, *j'ai fait disparaître* ce qui était de l'enfant » (1 Cor 13,11).

Ainsi cette religion d'enfance dont je me suis débarrassé devait sans doute être abandonnée. Mais comment me reconstruire comme « chrétien » adulte ? Comment découvrir un autre rapport à ce Dieu dont j'ignorais tout ? Je ne savais même pas qu'il existait une manière de prier susceptible de me libérer de la prison des mots, de « la lettre qui tue ». C'était avant le concile : la Parole de Dieu n'était pas la visée du catéchisme, et le fondamentalisme biblique n'était pas encore d'actualité.

Pour pouvoir écouter la Parole, il aurait fallu que j'accède à la *dimension poétique et spirituelle* des mots bibliques et liturgiques, à cet « autrement-dit » qui, grâce à l'expérience du temps, devient « existentiel » à l'adolescence. Mais la Bible se résumait alors à l'Histoire Sainte, une histoire du passé qui n'avait aucun rapport avec un Dieu actuel et bien vivant, ni avec l'intériorité chrétienne, ni avec la prière de l'Église, ni même avec les sacrements. L'Écriture Sainte était certes pour moi une « culture » plaisante, mais sans plus, des mots sans transcendance. Ainsi les racines bibliques de la prière de l'Église et de la vie sacramentelle m'étaient-elles cachées.

4

Comment aurais-je su que la prière de l'Église est biblique, qu'elle ressemble à une poésie, qu'elle porte en elle une espérance de vie, et qu'elle véhicule le *secret*² d'une possible relation du Créateur à sa créature ? Comment aurais-je pu imaginer que l'*Ave Maria*, par exemple, évoque les innombrables mystères de ce Verbe éternel dont le Souffle et la Vie traversent la Bible entière ?

Pour l'adolescent que j'ai été, les « je vous salue Marie » n'avaient en eux aucun mystère puisque j'en connaissais les mots par cœur, les mots mais pas leur résonance intime que l'Esprit divin souffle au croyant à travers les saintes Écritures.

Bien que baptisé et confirmé, je n'ai découvert ce souffle divin de la prière biblique que bien des années plus tard en parlant avec des chrétiens ouverts au concile, qui se nourrissaient de Jésus-Christ, la Parole qui s'incarne. C'est alors que la lecture *des Pères et l'étude de la tradition juive* m'ont aidé à sortir de cette « lettre qui tue » et à m'élever vers le Père qui se révèle en Jésus-Christ... mais il me fallait vaincre la pesanteur des mots. J'entrevois une nouvelle façon de prier, et ce fut un rayon de soleil pour ma foi et pour ma vie.

2. Le berceau juif de la prière chrétienne

La prière chrétienne de base est évoquée par la constitution *Dei Verbum* de Vatican II, elle a été précisée par le pape Paul VI en 1977 : elle se nomme *lectio divina*.

Avant sa forme individuelle transmise par les moines, il existait une forme communautaire et paroissiale de la *lectio divina*. Celle-ci était initiée par la catéchèse chrétienne des origines comme l'évoque déjà saint Paul : « Que le catéchète fasse participer le catéchumène (qui résonne) à la Parole aux richesses (qu'il reçoit) ! » (Gal 6,6)³. En clair, l'animateur de catéchèse semble être invité à faire parler l'apprenti qu'il accompagne, en l'incitant à dire ce que l'Esprit lui inspire. Nous sommes dans la droite ligne de la *deracha* juive⁴.

La lecture quotidienne de la Bible est une règle importante du judaïsme actuel, elle alimente la prière. La méditation des Écritures invite à l'écoute intime de ce Seigneur – appelé *Adonai* dans la liturgie de la synagogue. La littérature rabbinique réfère ce Nom ineffable au texte d'Exode 34,6-7 et l'interprète comme l'aspect maternel de l'amour de Dieu : « *Adonai, Adonai*, Dieu de compassion et de miséricorde, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité... ». *Adonai*, ce Seigneur, est le Vivant, il parle à celui ou à celle qui lit et relit la Bible, qui en nourrit sa prière, sa vie et ses relations⁵.

On nous a appris que la *Torah* (Pentateuque, Loi, « Moïse ») est constituée par les cinq premiers livres de la Bible. Mais pour les juifs, le mot *Torah* englobe aussi et avant tout l'*oralité biblique*. Nous n'avons jamais en main que l'écrit alors que la parole dite prime sur le texte, une Écriture pourtant infiniment respectable. C'est en effet l'interprétation du Livre saint qui donne le sens à nos existences. Ce n'est pas « la lettre » qui donne ce sens, elle n'en est que le support ou le tremplin.

L'enfant juif est familiarisé avec la *Torah* comprise comme une parole familiale. *Tradition orale* avant tout, cette *Torah* est infiniment plus qu'un texte ou qu'un Livre, ou même qu'un ensemble de livres écrits à différentes époques. Elle est d'abord la somme de toutes ces *paroles bibliques*, de ces innombrables « dire » que la communauté partage, et que des parents adressent à leurs enfants sur le chemin de la Vie éternelle. Le Seigneur a en effet confié à Moïse cette règle que le juif pieux se redit matin et soir : « Que ces paroles que je te dicte aujourd'hui, restent gravées dans ton cœur. Tu les répèteras à tes enfants, tu les leur diras aussi bien assis dans la maison que marchant sur la route, aussi bien couché que debout » (Dt 6,6-7). Les parents pratiquants développent au cœur de la famille, une oralité porteuse de Dieu.

Le judaïsme n'est pas clérical. Le chef de famille anime la prière, y compris la grande liturgie de la Pâque qui se célèbre à la maison. Le rabbin n'est pas prêtre. L'assemblée synagogale, par exemple celle du samedi matin, vient élargir la prière familiale qui reste primordiale. Sur ce point, la religion juive est beaucoup plus enracinée dans les familles que notre Église qui, au Moyen-Âge, s'est « cléricalisée » et hiérarchisée à outrance.

Le Seigneur a donné la *Torah* au grand législateur Moïse. Il lui a donné des mots mais, curieusement, ne lui a laissé aucun texte définitif sauf les tables de pierre, qu'il a finalement dû remplir lui-même (Ex 34,28)⁶.

Entendre les mots bibliques, les dire dans la foi, les parler dans la prière et dans la vie, nourrit le pratiquant. *L'expérience* est à faire. La vraie *Torah* survient *au-delà du Livre*, dans l'âme et dans l'histoire de chacun, elle se transmet en des paroles dites avec amour. Alors, des portes s'ouvrent sur le chemin de la Vie : la synagogue monte sur la route du ciel. Ici, pas de fondamentalisme, mais la vie divine⁷.

L'écoute de la Parole de Dieu qui se fait au-delà du texte biblique suppose un dé- cryptage, une interprétation et une actualisation. Cette expérience de la réception de la *Torah* par chacun est contraire à la lecture d'un écrit immobile, fixé dans des mots, puisque la vie – divine – qui coule au-delà, transite par les cœurs en les purifiant. Ce circuit intérieur est essentiel, il fait vivre. Nous sommes aux antipodes du fondamentalisme naturel de l'être humain.

Les enfants juifs des familles pratiquantes sont étroitement associés à la liturgie de la Pâque, ils ont une place dans la célébration. L'un d'eux intervient dans le rôle de l'incroyant dont il exprime la mauvaise question : « Que signifie *pour vous* cette liturgie pascale ? ». S'interroger ainsi : « pour vous ? », c'est s'exclure de l'événement de Parole et de Salut qui se réalise en la nuit unique de la sortie d'Égypte. Alors la réponse du père de famille arrive cinglante : « C'est dans cet événement que le Seigneur *a agi pour moi lorsque moi-même je suis sorti d'Égypte. "Pour moi"*, et non pour celui qui interroge [en restant extérieur à l'événement]. Si cet homme avait été là-bas, conclut le père, il n'aurait pas été sauvé. »

La *Torah* est actuelle, elle n'est pas reçue comme un passé, mais comme le Souffle de la vie : ce souffle passe, il traverse l'âme de la communauté dans « aujourd'hui » de la prière. La *Torah* est finalement l'expérience de Dieu partagée, elle n'est jamais un texte sans âme, un texte qu'il faudrait répéter du dehors en signe d'unité. La *Torah* est vraiment poésie divine : « Écoute Israël » ce Dieu qui te crée !

Bien sûr la Bible existe, son texte (*miqra*), est aujourd'hui écrit mais il ne devient la référence du Verbe éternel que s'il est dit avec âme et foi. Ainsi, dans la réception de la *Torah*, le Verbe éternel descend dans le monde comme un *événement de parole*.

6

Ce Verbe, cet *Adonai*, est une manne questionnante dont la portée est universelle⁸. D'ailleurs, n'est-ce pas cet événement d'oralité qui, il y a 2000 ans, a pris l'incroyable et stupéfiante dimension d'une Incarnation de Dieu en Jésus-Christ ?

L'Incarnation de Dieu en Jésus de Nazareth confirme d'une certaine façon l'*expérience juive de la Parole*. Cette « présence réelle » nous questionne parce qu'elle n'est pas naturelle. C'est elle qui confère à la prière de l'Église la dimension « ciel-terre » de l'Alliance. C'est elle qui réalise en chaque priant le lien vivifiant qui unit *Dieu à notre chair*. Quand la Parole d'en haut s'unit à celle d'en bas, elle crée l'amour du prochain, la justice, le pardon infini, cette passion de Dieu qui mena Jésus à la Croix. Aujourd'hui, en d'innombrables petits ruisseaux, l'amour divin s'écoule goutte à goutte dans des cœurs préparés...

Parce qu'elle est parole, la *Torah* suppose le « dire » *biblique et liturgique de la foi*, l'interprétation de l'intellectus fidei, que recouvre l'expression usée de « profession de foi ». L'orant adresse à Dieu une parole qui l'engage, une prière vraie qui s'inscrit dans l'histoire millénaire du salut. Certes, ces mots bibliques sont saisis à différents niveaux de sens puisqu'ils résonnent différemment en nos vies.

Le premier niveau du dire biblique est la « lettre » du Livre, la parole première, celle que même le jeune enfant peut répéter. D'autres paroles s'y ajoutent : critique, métaphorique, existentielle. N'est-ce pas le lot de toute poésie de jouer sur les images ? Dans la foi, cette Bible polysémique est vraiment *poésie*. Sa lecture méditée élargit l'esprit du croyant vers cet « au-delà » du texte, vers ce Dieu qui parle. Le Seigneur vient ainsi habiter les mots de la prière, et le priant reçoit de Dieu sa liberté de parole. Nous sommes aux antipodes du fondamentalisme.

La méditation priante des Écritures édifie l'*intérieurité biblique*, juive ou chrétienne : l'esprit humain s'ouvre à l'Esprit de Dieu d'où jaillit la charité. Paul l'écrit aux Romains dont nous savons l'âme juridique : « L'Esprit en personne se joint à mon esprit » (Rm 8,16). Alors la parole de l'homme, imprégnée d'amour, s'en trouve grandie. De l'intérieur du corps, elle devient Parole de Dieu. Les corps eux-mêmes, habités par cette Parole, sont recréés « Corps du Christ »... Alors l'Église apparaît dans sa dimension universelle !

Ce Dieu, l'unique Seigneur, rencontre le priant dans l'invisible moelle des mots bibliques. Ces images d'Écriture sont chantées comme un poème que le ciel vient remplir. Rencontre ineffable : l'Église en prière y renaît sans cesse. Elle reçoit la Parole. Alors elle parle, se parle, et s'ouvre aux autres.

Nous ne sommes pas ici – Dieu merci ! – dans l'ordre livresque des savoirs techniques inscrits dans l'encyclopédie des sciences. On n'initie pas à la parole vraie comme on explique les choses de ce monde, de manière univoque. La confusion a pourtant existé. En une phrase difficile à entendre, Pierre Lenhardt⁹ résume l'oubli catastrophique de la tradition d'oralité qui fut transmise à l'Église par nos ancêtres juifs, premiers chrétiens, apôtres et évangélistes : « Les chrétiens, dit-il, ont largement et longtemps ignoré que la Tradition orale d'Israël était la Parole de Dieu vivante où s'est façonné l'Évangile prêché, oral, de l'Église primitive. »

3. Comment combattre l'idolâtrie du texte biblique ?

D'après les juifs, la sacralisation du Livre, cette idolâtrie du texte, transformerait la *Torah* en Loi à répéter, et ce serait la plus détestable des idolâtries : le Livre prendrait la place de Dieu ! On le sait aujourd'hui : un texte sacralisé, appliqué sans humanité conduit à la violence, et quelle violence parfois ! Toutes « les religions du Livre » sont concernées par l'intransigeance cruelle de belles religions devenues soudain idolâtres. En christianisme, nous connaissons aujourd'hui les méfaits du fondamentalisme biblique ou liturgique (intégrisante) qui se développe comme un cancer... Cette manière de lire sans finesse est tellement « naturelle » dans notre monde technique où le mot dit la chose !

Dans la synagogue, la sacralisation de la « lettre » est freinée par la *Torah* orale qui s'appuie sur *trois langages* où la Bible se parle. Ces langages ne sont vivants que parce qu'ils sont parlés en toute humanité dans les communautés, et qu'ils sont médités dans la prière.

1. Le premier d'entre eux, le primordial, est justement la *prière* de la synagogue avec ces deux aspects (la *Tefilla* et l'*Avoda*).

2. Le second langage est le *Talmud* qui demande étude et prière.
3. Le troisième est le *Midrash* qui fait chercher la volonté de Dieu dans les Écritures.

Étonnant paradoxe : ces trois écrits, *bien qu'écrits, fixés dans des mots, perpétuent l'oralité biblique* qui prolonge aujourd'hui la tradition millénaire d'Israël ! En effet chacun d'eux permet à l'Écriture de devenir une langue parlée, une langue vivante. Et c'est toute une initiation. Le priant peut y chercher le Seigneur qui se tient actif au-delà des mots humains, au-delà des images bibliques, de textes elliptiques et de récits énigmatiques. Ces écrits officiels ne sont en aucun cas des savoirs à répéter, ce sont des langages « pour dire » Dieu en notre humanité, des langages à dire pour vivre, des langages à méditer dans la prière. Ainsi le fondamentalisme naturel est-il détruit.

a. La prière de la synagogue

André Neher (1914-1988), l'un des plus grands penseurs du judaïsme contemporain, sera ici notre maître pour approcher la manière juive de prier¹⁰. Le judaïsme, dit-il, a deux mots pour exprimer la totalité de la prière d'Israël : *tefilla* c'est-à-dire « jugement », et *avoda*¹¹ c'est-à-dire « service » (cultuel) ou « travail ».

La *tefilla* est bien un jugement mais ce n'est pas un tribunal. La *tefilla* est *l'attitude intérieure* de celui qui se tient *en vérité* devant *Adonai*, son Seigneur, celui qui s'introduit dans ce silence profond où s'accepte le jugement divin. On pourrait aussi dire que la *tefilla* est l'âme en dialogue, l'âme qui parle avec son Créateur. La voici pauvre, humble et ouverte à Celui qui la dépasse infiniment.

La forme habituelle de la *tefilla*, son langage, est le chant des psaumes accompagné de musique. Parfois, cette prière du cœur ne dit que les mots simples du berger sans culture qui sont, souligne Neher, « à la mesure de sa propre compréhension de Dieu. Prière incommunicable ; elle n'a de sens que pour ce berger dans son indigence et sa pauvreté. Pour tout autre, elle est un incompréhensible silence. [...] La prière juive est alternance de silence et de chant. »

Cette attitude d'humilité et de vérité de la *tefilla* intérieure est différente de la prière de l'enfant sans culture qui imagine Dieu hors de lui comme un grand magicien. Le fort sentiment religieux de l'enfant ne fait d'ailleurs que confirmer affectivement son extériorité naturelle. La *tefilla* est la culture de l'âme, ce « jardin » intérieur que nous révèle la Bible. Dieu y parle à la brise du jour (Gn 2,9-10).

L'*avoda*, elle, est le *service liturgique* de la communauté ; c'est donc une sorte de travail, d'action cultuelle à accomplir au service de la Création tout entière, et d'abord de la communauté locale. L'*avoda* est en fait la participation de l'homme à la louange que l'univers fait monter vers le Créateur. Cette prière liturgique, rituelle, suit une ordonnance rigoureuse car elle épouse le rythme du jour et de la nuit. L'immense chœur des créatures, du brin d'herbe à l'oiseau, donne de sa voix. Le psaume nous le rappelle : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce ; le jour au jour en publie le récit ; et la nuit à la nuit transmet la connaissance » (Ps 19,2-3). Au centre du chœur immense de l'univers, l'homme

apporte son privilège (c'est ainsi que l'appelle Néher) : la parole de l'homme ajoute l'histoire à la nature. En participant à l'*avoda*, l'être humain devient un serviteur de Dieu – en hébreu “*éved*”¹².

Les deux formes de la prière juive, la *tefilla* et l'*avoda*, s'appellent l'une l'autre. La *tefilla* est vivante au cœur de l'*avoda*. En effet, depuis l'antiquité, la coutume est de lire et de goûter du dedans comme un apéritif, le texte de la prière avant que tous ne le reprennent à haute voix. La *tefilla* prépare bien le peuple rassemblé à l'*avoda*, elle dispose les cœurs à la rencontre communautaire et pourtant ineffable avec le Dieu-très-Haut¹³.

Néher regrette l'actuelle tendance juive à abandonner cette antique pratique sous prétexte de gagner du temps, ou pire encore : de « donner aux offices une solennité qui les rend émouvants. » Nous, les catholiques, n'en faisons-nous pas autant aujourd'hui ? Néher refuse cette dérive, en affirmant que l'émotion que l'on recherche là ne vient plus de la prière elle-même mais d'une solennité artificielle, elle vient « de moyens extérieurs à la prière [...] comme si celle-ci n'était qu'un élément étranger qui s'impose de manière importune. » André Néher refuse cette dérive affective qu'il appelle « la technique de la ferveur. » La prière vraie vient en effet du Seigneur, elle est l'expérience indicible de sa Parole.

Que l'*avoda* liturgique soit préparée de l'intérieur par une *tefilla* personnelle, simple et vraie, ensemencée par le chant des psaumes, montre la résistance du judaïsme à l'idolâtrie du Livre. La Parole de Dieu n'est pas superficielle, elle atteint l'homme dans la profondeur de ses entrailles. L'agir divin se glisse et se goûte dans la poésie du texte biblique. On dit que le goût, c'est la vie.

b. Le Talmud ¹⁴

Le *Talmud*, réservé à l'étude, va plus loin encore que la prière de la Synagogue parce qu'il forme l'intelligence spirituelle. Il *engage le chercheur de Dieu à tendre l'oreille* vers ce Seigneur qui parle à travers le texte.

Le *Talmud* est une somme immense de discussions entre de nombreux Sages. La Bible y est sans cesse citée. L'ouvrage fut commencé vers la fin du second siècle de notre ère avec la *Michna*. Le judaïsme, alors affaibli par deux guerres (en 70 et 135) et les persécutions qui s'ensuivirent, voulut garder mémoire de ses racines les plus anciennes. C'est un grand rabbin Yehouda Hanassi (Juda le Prince) qui recueillit les antiques traditions orales des « Pères » (*michnot*).

La *Michna* est le point de départ du *Talmud*, sa base, son centre, son noyau dur, pourrait-on dire. Ce texte originel est d'abord *divisé en six parties* ou ordres (la terre, le temps, le féminin, la société, le sacré, la mort). Puis chaque ordre (ou *seder*) est lui-même articulé en *traités*, en tout 63. Enfin chaque traité (*massekhet*) présente un index thématique constitué par des *chapitres* (*perek*), en tout 524.

Du troisième au cinquième siècle, chaque chapitre de la *Michna*, a été associé à de nouveaux écrits souvent elliptiques. Ce sont d'abord des traditions méconnues de *Yehouda Hanassi* (les *baraitot*). Ce sont ensuite des textes apparemment étranges de la même époque (la *tossefta*). D'autres écrits se sont ajoutés jusqu'au Moyen Âge, c'est la *Guemara*. On trouve aussi dans le *Talmud* les commentaires de *Rachi*, un rabbin français du XI^{ème} siècle, qui fait autorité.

Le *Talmud*, tradition vivante, est un texte composite qui réinterprète sans cesse la *Michna* au fil des ans. Il garde en mémoire l'oralité des origines, et sa lecture suppose un *décryptage incessant* de toutes les traditions qui se sont ajoutées pendant des siècles. Le *Talmud* est le Nouveau Testament des juifs : ils ne lisent la Bible qu'en s'y référant.

Vous l'avez compris : ce grand texte fondateur du judaïsme rabbinique n'est pas un commentaire suivi de l'Écriture, il n'explique rien. Sa logique est déconcertante : il semble mélanger à plaisir des informations disparates comme pour laisser le chercheur de Dieu se confronter à un ordre sous-jacent, à une *logique mystérieuse cachée dans ses mots*. Ce texte composite, véritable montage pédagogique, sans cesse enrichi dans le temps, impose l'étude, la méditation et la prière. Le *Talmud* est donc une manière d'écrire, un texte complexe qui oblige les pratiquants de la *Torah* à se démarquer du commentaire linéaire où la réponse est claire, rationnelle, parfois moralisante¹⁵.

Le mystère de Dieu se cache et se révèle à travers les controverses rabbiniques riches d'allusions, entrecoupées de figures elliptiques et de récits énigmatiques. Au milieu de ce mélange des genres apparaissent d'innombrables versets de Bible qui renvoient bien sûr à des pans entiers d'Écriture. C'est là que la question se pose : *qu'est-ce qui relie ensemble toutes ces informations* ? Il faut lire et relire, réfléchir, creuser, parler, discuter avec des connaisseurs, interroger des Sages pour découvrir quelque chose d'une *logique biblique existentielle*, logique divine qui court dans le temps et émerge au fil de la méditation. Ces détours de réflexion, d'oralité et de prière prennent, dans la bouche des chercheurs de Dieu, le visage toujours neuf du Verbe éternel qu'Israël écoute en son histoire.

Les questions que la Bible pose aux juifs viennent de la nuit des temps. Elles sont reprises encore et toujours dans des contextes neufs. L'histoire humaine avance au fil des jours et des années, éclairant des situations inédites. « Elle passe la figure de ce monde ». En réponse à cette obligation de toujours avancer dans le temps qui nous emporte, les inventeurs géniaux du *Talmud* ont réalisé cet outil majeur, ce texte impossible à lire au premier degré. C'est en effet dans le temps, fluidité invisible, « vent » intérieur, que le Seigneur nous parle. « Il est Celui qui est... et qui sera ! » (Ex 3,14). Ainsi va Israël, accompagné par le Partenaire d'une Alliance discrète, qui s'édifie jour après jour dans la mémoire de celui ou de celle qui habite la vivante Parole de Dieu.

Grâce à ce singulier *Talmud* et à l'oralité biblique qu'il suscite, le pratiquant, nourri de la « lettre » biblique, vainc son fondamentalisme naturel, entre dans la transcendance : son esprit prend du large, son oreille se tend vers la Parole, vers ce ciel révélé où monte, chaque jour, le « Soleil de justice ». Et voilà que l'orant respire la grandeur infinie du Seigneur de l'Alliance. Certes, pas longtemps : le temps d'un instant d'éternité.

c. Le Midrash ¹⁶

Après la prière biblique aux deux visages, après le *Talmud* destiné à l'étude, le *Midrash* oriente à son tour les esprits vers le Verbe de Dieu. Il conduit l'orant au-delà de la « lettre » biblique, lui indique la voie des relations humaines, où la vraie vie se tient.

Les *midrashim* (pluriel de *midrash*) apparaissent au tournant de notre ère, ils luttent eux-aussi et à leur manière contre l'idolâtrie du Livre, ce cancer des religions révélées¹⁷.

Le mot *midrash* évoque une recherche de sens, un désir de sagesse, *la quête de ce Dieu qui parle* en toutes les Écritures. Le *midrash* prépare l'écoute priante de la Parole de Dieu. Au quatrième siècle avant Jésus-Christ, l'idée midrashique mûrissait déjà chez les Sages des synagogues. À cette époque, la rédaction de la Bible arrivait à sa phase finale, et ces Sages ont participé à son écriture définitive. Ils y ont introduit des *images bibliques symboliques* : ciel et terre posées face à face, lumière jaillissant des ténèbres, tonnerre, éclairs et feu, arbre vert et herbe vivace qui poussent aux confins du désert, montagnes, collines et rocher, la mer et tout ce qu'elle contient, lions féroces, loups et agneaux, ... et combien d'autres encore.

La prière juive utilise les *images cosmiques comme langage de l'expérience intérieure* qu'est l'Alliance. « Que tous les arbres de la forêt crient de joie ! » (Ps 96,12). « Que tous les fleuves battent des mains ! » (Ps 98,8)... Alors l'esprit de la foi biblique qui saisit la poésie se tourne vers l'au-delà du texte, et prie Dieu en respirant un air qui vient d'ailleurs.

Toutes ces images bibliques appellent d'autres sens, elles sont polysémiques puisqu'elles demandent à être interprétées à la lumière de toutes les Écritures qui constituent ensemble une entité unique. Chaque figure de l'histoire d'Israël évoque les multiples facettes de l'humanité spirituelle qui lui est attachée.

Pour la Bible, l'être humain est *double* : Être cosmique, il vient d'en bas ; être spirituel, il est nourri par « l'en haut ». L'homme révélé par la Bible (Adam) est corps charnel, il est aussi âme spirituelle. Toutes les images bibliques portent cette dualité. Outre le cosmos qu'elles disent d'évidence, les figures du Livre expriment l'Alliance intime de Dieu et de l'homme, elles unissent notre humanité à la divinité invisible. On les dit « *symboliques* ».

Ces nombreuses figures bibliques-symboliques parsèment les Écritures. Elles s'appellent l'une l'autre, se correspondent dans l'immense caléidoscope biblique. On dirait qu'elles se donnent la main pour que l'esprit qui les relie du fond du cœur, puisse s'en nourrir dans la prière. Lecture infinie de l'Écriture où Dieu se révèle dans de multiples correspondances.

Tel un poète, l'homme nourri de toutes ces résonances bibliques, peut faire la mystérieuse expérience de l'unité divine des saintes Écritures. Celui qui écoute le *midrash* avec attention et esprit critique, entend le mystère divin qui traverse toute la Bible. Le juif pratiquant, écoutant et priant vit de la Parole qu'il découvre. Jésus de Nazareth, tout au long de sa vie, s'unit ainsi à son Père.

L'évangéliste Marc le laisse entendre la foi de ce juif singulier, le Juste par excellence, que les chrétiens identifient à *Adonai* (le Seigneur) en l'entendant dans leur prière : « Il demeura dans le désert quarante jours et quarante nuits, il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient (Mc 1,13). » Ce verset énigmatique nous plonge en plein *midrash*. Il faut l'interpréter à la lumière de la Croix : les fauves de ce monde ont eu la peau du Seigneur. C'était au Golgotha ! Mais les anges étaient là, et le ciel a agi : Jésus est ressuscité ! Ce « ciel » est présent, il agit toujours puisqu'il est notre Vie, la Vie avec un grand V, l'au-delà de toute existence terrestre ! Plus

qu'une Présence réelle, c'est un Agir réel ! La lecture chrétienne des Écritures n'est pas fondamentaliste parce qu'elle est d'ordre midrashique.

4. Conclusion : Jésus-Christ dans le berceau juif

La foi chrétienne bénéficie de la tradition des Pères de l'Église qui prolonge l'héritage juif⁸. La *tefilla*, l'*avoda*, le *Talmud* et le *Midrash* sont des écrits de la tradition juive, que les chrétiens ignorent souvent. Pourtant, le Nouveau Testament baigne dans le *genre littéraire midrashique* où résonnent les échos de toutes les Écritures... où ce qui est seulement évoqué est aussi important que ce qui est dit explicitement. L'exégèse chrétienne de la Bible s'appuie autant sur le texte que sur ses blancs.

L'homme évangélique appartient au ciel et à la terre, sa vie humaine se réalise en Dieu. Depuis Pâques, depuis la Résurrection du Crucifié, les évangiles narrent sa vie, ils la disent de façon *midrashique* comme une *énigme à déchiffrer* : « le mystère resté caché depuis les siècles et les générations » (Col 1,26). Et c'est alors la question capitale qui traverse le texte évangélique : « Qui est-il celui-ci ? » ou « Que dites-vous que je suis ? ».

Et l'ultime question vient à la fin de l'évangile : le corps de ce Jésus qui, sa vie durant, a vécu dans l'Esprit du Père, n'était plus dans son tombeau... Le cadavre du Juste aurait-il été volé comme on le pense tout naturellement ? Ou bien serait-il ressuscité, vivrait-il en Dieu avec un corps spiritualisé ? Question centrale que l'image de la manne porte en elle¹⁹. Mystère de la foi ! La réponse échappe aux savoirs humains, elle appartient seulement à la foi de celui qui reconnaît son Seigneur parler dans la prière : c'est Lui qui me parle, me transforme, me convertit ! Telle est l'expérience de l'Église !

En bon écoutant de la Parole, interpellé, le disciple du Christ répond comme on le fait dans le *midrash* juif... d'abord par *la méditation priante de toutes les Écritures*. Un jour, c'est le coup de foudre, c'est même l'adoration, non pas extérieure celle-ci, mais intérieure aux Écritures prises en leur totalité²⁰. Par cette adoration totalement biblique, le baptisé engage sa vie dans la mort du Seigneur jusqu'à sa propre mort.

Les évangiles véhiculent toutes les figures bibliques-symboliques du Livre, que nous savons à multiples sens, mais *la figure principale, la centrale, la capitale est celle du Juste crucifié qui parle aujourd'hui en son Église*. Figure vivante et vivifiante, figure sacramentelle, elle appelle à elle toutes les images bibliques. Toutes, elles convergent vers ce centre : Jésus de Nazareth qui, dans sa mort et sa Résurrection, a pris la dimension universelle d'un Dieu qui s'adresse à travers ces images aux hommes et aux femmes du monde entier.

Par exemple, la *vigne* plantée, entourée de murs, saccagée, revendiquée est souvent rappelée dans la Bible. Les juifs se reconnaissent dans cette vigne. Les chrétiens aussi mais d'une autre façon : Jésus est la vigne et ses disciples les sarments. « Qui demeure en moi, dit Jésus, porte beaucoup de fruit » (Jn 15,5). Juifs et chrétiens se nourrissent des mêmes images d'une Alliance éternelle.

L'image du *figuier* est un autre exemple. Planté dans la vigne, cet arbre singulier apparaît cinq ou six fois dans les évangiles. Il rappelle « le bois » sous lequel Adam

et Ève se sont découverts nus après avoir mangé le fruit défendu. Nathanaël est vu sous le figuier, lieu de prière que Dieu voit. Le publicain Zachée monte sur le *sycomorea* (ou figuier sauvage) qui n'est pas l'érable sycomore du Canada. Il s'agit d'un tout autre « bois ». Pour les chrétiens, il représente la Croix, arbre de la vie (Gn 2,9), arbre de la « non-connaissance » parce que « arbre » de la foi dont Jésus est le fruit eucharistique !

C'est bien *le jeu vivifiant des innombrables correspondances d'images au sein d'une Écriture unique qui unifie l'homme de prière*. Toutes en effet sont inspirées par le même Souffle divin²¹. L'Esprit de sainteté – Dieu lui-même – unit les deux Testaments au pratiquant et à sa vie.

Le texte évangélique utilise ainsi les manières littéraires du *midrash* juif : il suscite l'étonnement, il incite au questionnement et conduit à la liberté de la vérité. Il donne le courage de suivre Jésus jusqu'au bout. Ce Jésus entendu est la Parole vivifiante du Père. Chacun peut, aujourd'hui, l'écouter dans une prière ouverte à la Transcendance.

Comme dans l'oralité juive, le Verbe créateur est la source secrète de ces innombrables éclairages qui, au-delà du texte lu, surgissent dans la méditation priante comme un éclairage divin : *lectio divina* ! Mais, ici, la question est immense, démesurée, inouïe même, puisque le baptisé est appelé à identifier Jésus de Nazareth (ce Seigneur qui parle dans la prière), à l'*Adonai* de la première Alliance : Dieu ! Le juif Thomas laisse échapper un cri face au Ressuscité dont il reconnaît soudain la stature divine : « Monseigneur et mon Dieu ! » (*Adonai-Elohim*)²².

C'est cette même stupeur qu'exprime Jean, le disciple bien aimé, bouleversé par la pêche miraculeuse : « *O kuriós estiv !* » : « Le Seigneur, il est ! »²³. Ah, quelle expérience ! Le cri de Thomas et la stupeur du disciple aimé viennent d'une grâce gratuite, elles sont toutes deux soufflées par la puissance de l'Esprit. Un jour ou l'autre, le priant est atteint, saisi par Dieu dans sa prière, dans sa *tefilla*. La reconnaissance du Seigneur et la louange du Créateur s'échappent alors de ses lèvres dans le secret de sa « maison » intime : Ô Jésus-Christ, mon Seigneur !

La voie ouverte par le *midrash* juif, qu'ont suivi les textes évangéliques, appelle un *apprentissage spécifique à l'écoute de la Parole de Dieu*. Grâce à ce langage biblique par où Dieu se révèle, le catéchumène apprend à ne pas se fixer sur le texte biblique. Il apprend à dire, jusque dans la prière, des paroles de sens qui vont au-delà du Livre parce qu'elles sont baignées par l'amour de Dieu. Au second siècle, Tertullien le disait fortement aux païens récemment convertis : « On ne naît pas chrétien, on le devient. » Cette initiation singulière est imposée par le caractère divin du Livre de l'Alliance. La Bible y acquiert en chacun *sa dimension d'oralité*. La prière nourrie de la Parole ouvre alors l'esprit humain à la transcendance divine, elle ouvre la terre au ciel.

La Bible n'est ni la description d'un passé, ni un écrit juridique qui pourrait – de l'extérieur – justifier une morale ou une dogmatique. La Bible, héritage juif, est une double *Torah* : orale d'abord, écrite ensuite. Mais si elle fut écrite, *c'est pour redevenir orale*, c'est pour donner une vie, cette Vie divine que la Parole nourrit dans la prière. Cela est vrai pour les juifs, et c'est vrai aussi pour les multiples communautés chrétiennes qui forment aujourd'hui l'Église universelle.

Bien sûr, pour nous, baptisés en Jésus-Christ, l'apport évangélique est déterminant, il précise le mystère pascal qui transparait *au-delà de la « lettre »* avec la figure unique de Jésus de Nazareth. Cet homme est, croyons-nous dans la prière, le Christ des Écritures. Nous n'en savons rien mais nous croyons !

Si j'ai évoqué trois piliers importants de la tradition juive (la *Tefilla*, le *Talmud* et le *Midrash*), c'est pour souligner l'enjeu planétaire de la lutte contre le fondamentalisme religieux, *où aucune parole humaine n'est requise, ni aucun écho de la divinité en notre humanité*. Ce silence sacré n'est-il pas la vieille attirance du paganisme religieux ? On dirait qu'elle revient au galop dans un monde désenchanté par la science et la technique. Dans ce désert affectif, l'homme semble rechercher l'émotion sacrée, mais Dieu n'est pas cette émotion religieuse d'ordre psychologique.

Le Seigneur entend bien sûr toute prière honnête, mais *il voudrait habiter la prière de l'homme*, il voudrait *s'introduire dans l'âme du priant*. Car c'est par ce que l'être humain dit en vérité que la Parole de Dieu s'incarne en notre monde. Et c'est dans ce lieu d'oralité que la dimension « biblique – poétique » du Livre de l'Alliance trouve sa raison d'être : générer la transcendance de l'esprit humain.

Paul évoque cette mystérieuse descente de Dieu au cœur de la prière : « L'Esprit vient au secours de notre faiblesse car nous ne savons que demander pour prier comme il faut. Alors l'Esprit intercède pour nous en soupirs inaudibles » (Rm 8,26). Et l'Esprit est toujours accompagné de la Parole éternelle. Ensemble, ils nous conduisent au Père pour que nous devenions une créature nouvelle : « Elle est vivante la Parole de Dieu, efficace, plus incisive qu'un glaive à deux tranchants, elle pénètre... » (Hé 4,12).

14

Pour terminer, je voudrais vous dire une grande joie. L'épiscopat français vient d'éditer un « texte national de référence pour l'orientation de la catéchèse en France »²⁴. La catéchèse en France devrait désormais initier les communautés à la prière nourrie des Écritures. La mise en place *d'une pédagogie d'initiation* nous sortirait enfin des ornières livresques d'un enseignement religieux qui n'éduque pas la parole de foi et génère un fondamentalisme chronique. C'est bien un retour aux sources patristiques de l'Église, le précieux héritage de nos ancêtres juifs.

Le document souligne que cette catéchèse « accompagne une aventure intérieure », suppose « une pédagogie d'initiation qui prend sa source dans l'Écriture », propose une démarche « qui laisse la Parole de Dieu faire son travail », et elle « conduit à la prière chrétienne ». Cette catéchèse de la Parole de Dieu développe bien sûr en qualité (métaphorique) et en vérité (existentielle) la parole des hommes²⁵.

Oui, je le constate ici : « elle est vivante la Parole de Dieu, efficace, plus incisive qu'un glaive à deux tranchants, elle pénètre... » (Hé 4,12).

Notes

1. Cette expression est utilisée par le Père de Lubac, dans *Athéisme et sens de l'homme* (Paris, Éditions du Cerf, 1968) ; elle désigne un dieu qui viendrait combler de l'extérieur les lacunes de la science. Plus la science grandit, plus Dieu recule. Nous sommes ici dans une configuration semblable.
2. Le mot hébreu *sod* a donné le mot chrétien « mystère » ou « sacrement ».
3. Les anciens comprenaient ainsi ce verset, les modernes évoquent une compensation financière.
4. Mot araméen qui évoque la quête de Dieu à travers les Écritures. Cf. Claude Lagarde, *Pour raconter l'Évangile dans l'homélie et la catéchèse* (Paris, Centurion, 1991).
5. La tradition juive note que le Nom est employé 18 fois dans le psaume 29. Le nombre 18 évoque Dieu, le Vivant. On retrouve cette évocation divine dans un contexte de mort en Luc 13,4, 11 et 16.
6. Moïse disparut dans la nuée du Sinaï pendant quarante jours et quarante nuits. Le jour, dit un *midrash*, Moïse écrivait les paroles que Dieu lui dictait et, la nuit, il écoutait la Parole. Les deux « *Torah* » ont donc l'autorité de Moïse.
7. Claude Geffré, *De Babel à Pentecôte* (Éditions du Cerf, 2006), chapitre VIII : le rapport entre Écriture et Parole de Dieu dans les trois monothéismes.
8. Marc-Alain Ouaknin, *Lire aux éclats*, Lieu Commun, 1989, p 215. L'auteur écrit : « La manne est littéralement la question, le questionnement : « Qu'est-ce » Le « refus de la manne » peut donc se traduire par un refus du questionnement : la faute, c'est ce refus. La violence, de manière générale, est le refus de poser encore et encore les questions [...] c'est considérer que nous avons déjà un savoir sur l'Autre, sur le monde... ». Et c'est l'intolérance !
9. Pierre Lenhardt, *À l'écoute d'Israël en Église* (Paris, éditions Parole et Silence, 2006), p.161.
10. André Neher, *Regards sur une tradition* (Paris, Bibliophane édition, 1989), p. 27-34.
11. Ou *amida* parce qu'elle se dit debout.
12. La racine hébraïque ('avd) apparaît dans le récit biblique en Gn 2,16 à propos du jardin d'Eden. Dieu met Adam dans ce jardin... pour le travailler (le '*avdah*) et pour le garder » (Gn 2,16). Tout croyant doit cultiver et garder son jardin intérieur, garder ce qui a été cultivé.
13. Quand on sait que nos prières eucharistiques viennent en grande partie des 18 bénédictions juives (de larges extraits de l'*avoda* et des bénédictions des repas de fête), on pourrait imaginer une lecture silencieuse de la prière eucharistique avant sa proclamation publique. La messe serait plus longue.
14. Emmanuel Levinas, *Quatre lectures talmudiques* (Paris, Les Éditions de Minuit, 1968). *Du sacré au saint* (Paris, Les Éditions de Minuit, 1977). *L'au-delà du verset, lectures et discours talmudiques* (Les Éditions de Minuit, 1982). Marc Alain Ouaknin, *Le livre brûlé*, Lieu Commun, 1990.
15. Les évangiles connaissent aussi ce type de montage pédagogique. Prenons par exemple le chapitre 13 de Luc où se suivent différentes informations apparemment sans lien. D'abord une sorte de fait divers (Pilate massacre des Galiléens qui sont en train de sacrifier des animaux), puis ce sont 18 personnes écrasées par l'écroulement de la tour de Siloé, puis c'est la parabole du figuier planté dans la vigne, dont le récit ne nous donne pas l'issue. La question nous est donc posée. Puis c'est l'histoire de la femme courbée depuis 18 ans, que Jésus guérit un jour de sabbat en pleine synagogue. Trois fois apparaît le nombre **18** dont nous savons l'importance en judaïsme. Par sa guématrie, il évoque explicitement le Vivant (*Kkaï* en hébreu). Kh = 8 et i = 10. Total 18. L'évocation est encore bien connue de la tradition juive : on y porte le Khaï comme le chrétien porte la Croix.
16. Il existe deux sortes de *midrashim*, le *midrash halakha* et le *midrash aggada*. Le premier donne les exigences de la *Torah*, l'éthique, le second propose des récits paraboliques, parfois étranges, qu'il faut interpréter. Les deux sortes de *midrashim* sont indissociables l'une de l'autre : l'exigence éthique appelle en effet une méditation qui fait comprendre la règle de l'intérieur. En revanche, une méditation biblique qui serait sans pratique resterait cérébrale. Nous ne traiterons ici que de la *aggada*.

17. Les pharisiens s'opposaient aux sadducéens qui n'avaient pas une tradition orale vivante, pas de *midrashim*, ces aides à l'interprétation. Leur liturgie ne connaissait en effet qu'une seule lecture tirée du Pentateuque. Ils ne pouvaient donc pas développer un rapport vivant dans le temps entre plusieurs textes bibliques qui s'appellent l'un l'autre. Ils transmettaient seulement un commentaire autoritaire et moralisant attaché d'avance à un seul texte d'Écriture. Notre liturgie dominicale, vivante comme chez les pharisiens, propose quatre lectures (avec le psaume). Ces quatre lectures, qui s'appellent l'une l'autre, nous orientent en notre histoire vers l'écoute du Christ, le Verbe éternel du Père. Notre tradition est bien vivante puisque toujours relue en situation.
18. Un livre important paraîtra en septembre prochain aux éditions Lethielleux (Paris) : Mauro Morfino, *Vivre la Parole pour la comprendre*, traduction française de *Leggere la Bibbia con la vita*. L'auteur, connu pour ses travaux sur le judaïsme et le christianisme antique, montre combien les Sages juifs et les Pères de l'Église baignent dans la même anthropologie de l'Alliance, et dans les mêmes exigences linguistiques. On trouvera dans cet ouvrage de nombreuses pages sur le *midrash* avec une bibliographie française.
19. On retrouve cette évocation de la manne (*man hou* araméen : qu'est-ce que c'est ? ou qui est-il ?) dans le grec des évangiles : Lc 8,25, Lc 15,26, Ac 2,12...
20. Saint Jérôme : « *Ignoratio Scripturarum, ignoratio Christi est* ». « Celui qui ignore les Écritures, ignore le Christ », mais le *midrash* évangélique apporte au chrétien les clés de l'adoration interne à la Bible et de la prière qui l'accompagne. Cette adoration vient quand les mots nous manquent et qu'un silence les remplace.
21. *Dei Verbum* n°3, 4, 7 et 12.
22. Dans *Renâitre en catéchèse*, (p.53 ss), nous avons interprété l'apparition de Jésus à Thomas (Jn 20), comme une évocation de l'expérience trinitaire que suppose l'écoute juive de la Parole référée à Jésus de Nazareth. L'exégèse historico-critique situe en effet la dernière écriture de cet évangile à la fin du premier siècle. La controverse avec les juifs de Yavné sur la Trinité devait être à son paroxysme. C'est aussi à cette époque, toujours d'après les historiens, que le verset final de l'évangile de Matthieu aurait été ajouté : « Baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du saint-Esprit ! ». Thomas représente dans l'évangile de Jean, un pratiquant juif qui reconnaît le Ressuscité parce que le Fils et l'Esprit ont agi en lui (Mon Seigneur et mon Dieu !).
23. Jn 21,7. Cette identification de Jésus avec l'Adonaï de la Première Alliance se retrouve aussi en Rm 10,9 ss ; 1 Co 12,3 ; Ph 2,11...
24. Conférence des évêques de France, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*, Paris, 2006.
25. « Depuis longtemps, la catéchèse cherche des moyens pédagogiques qui favorisent l'expression personnelle et le dialogue. Aujourd'hui encore, elle doit faire siens ces efforts : en permettant aux personnes de prendre la parole, en choisissant des voies qui aident à s'exprimer, en aidant à trouver les mots pour dire l'essentiel, en laissant advenir les questions, en favorisant même le questionnement personnel. » (p.58).